

# De Panama aux Marquises

**Bernard Blondeel** et son équipage nous ont déjà fait le plaisir de nous envoyer leur log book entre Sainte Lucie et Panama publié dans notre édition de mars 2008. Leur périple autour du monde à la voile continue sur le même mode, fait d'une philosophie du voyage pimentée par un bel esprit de rencontre. Cette fois, il nous invite à entrer dans le Pacifique, pour tous ceux qui ont rêvé d'aller aux Marquises.

## ▲ La Malu passe Panama

Notre voyage a été reporté ! Le personnel du canal de Panama, pourtant interdit de grève, ralentit le trafic et les premières victimes sont les voiliers. Je dois attendre le 1<sup>er</sup> mai avant de pouvoir traverser le canal et pénétrer dans l'Océan Pacifique pour rejoindre les Galápagos, les Marquises et Tahiti. Cornaquée par 4 «line men» aux mines patibulaires, La Malu II a enfin passé le canal de Panama, d'abord les écluses de Gatún, de nuit, et ensuite les écluses de Miraflores pour ancrer dans le port de Balboa, à l'entrée du Pacifique. Ma dernière nuit à Cristobal de Colon, avant de passer le canal, fut agitée : Stanley, mon agent, tenait

La Malu II sous le pont des Amériques, Panama



à m'entraîner de bar en bar dans cette ville glauque où quelques immeubles sinistres témoignent mal d'un passé prestigieux. Au vieux Yacht Club, deux jeunes femmes perchées sur des tabourets

La baie de Taiohae, Nuku Hiva, aux Marquises, telle que décrite par Melville

branlants essayaient en vain d'attirer les malheureux skippers en attente d'un passage toujours reporté. Dans les casinos de l'ancien palace nationalisé, des pauvres, surtout des femmes, s'acharnaient sur les machines à sous et perdaient leurs dernières illusions, une canette de Balboa à la main. À Balboa, j'ai eu la visite intéressée de tout ce que la ville peut compter d'officiels : d'abord le capitaine du port qui prétend qu'il me manque un cachet, « *you are in big trouble, captain* », mais avec 35 dollars tout s'arrange, ensuite une énorme douanière, 25 dollars, le service sanitaire, 15 dollars, et j'en passe. Heureusement entre-temps l'équipage est arrivé, Dirk Van der Cruyse et Dominique Chevalier qui attendent fièrement le baptême de l'équateur, et Luc Deleu qui poursuit avec moi sa route vers l'ouest en quête d'un nouvel espace orbain. L'avitaillement est terminé, nous avons pour 40 jours de vivres à bord. Demain à 11 heures nous larguons les amarres pour mettre le cap vers les Galápagos, les Marquises et Tahiti.

## ▲ Aux Galapagos

Après six jours d'une traversée rapide et sans histoire et encouragée par de nombreux dauphins se livrant aux exercices les plus périlleux, après avoir passée le 8 mai à 4 h 30 la ligne de l'équateur que l'homme de quart, Dominique, n'a pas vue, La Malu II, poussée par un bon vent de Sud-est, a mouillé à Puerto Aroya, île de Santa Cruz, dans l'archipel des Galápagos, le vendredi 9 mai à 16 h locale (22 h GMT). L'équipage est très ému de se retrouver au cœur de la théorie de l'origine des espèces, même si le village et ses nombreuses boutiques pour touristes d'un jour témoignent de l'évolution rapide de certaines espèces ! Le water taxi qui nous aide à jeter la deuxième



Aux Galapagos, l'accord est parfait entre les espèces



ancres et se charge de notre ravitaillement en diesel a les traits d'un indien de la cordillère des Andes, sans doute un lointain descendant des bagnards équatoriens qui assurèrent le peuplement de l'île, et les deux jolies noires qui nous servent en dansant une délicieuse langouste bouillie au lait de coco accompagné d'un sauvignon blanc bien frappé nous rapprochent de la civilisation. J'ai bien du mal à convaincre Dominique de rejoindre le bord pour goûter à un repos bien mérité, et tandis que Dirk prépare son équipement de plongée, demain il part à la recherche des raies Manta et des requins marteaux, notre sommeil est à peine troublé par quelques tortues qui se reposent près du bateau et par un couple de pélicans qui décident de passer la nuit à bord. Demain nous partirons à la découverte de l'archipel, de ses histoires et de ses mystères.

▲ **Jeudi 15 mai 2008, 5h GMT**

**En route vers les Marquises**

Poussée par une petite brise de Sud, aidée par le courant, à peine agitée par une houle de moins d'un

mètre, La Malu II file à plus de 7 nœuds vers les Marquises, emmenant capitaine et équipage à l'ouest, toujours plus à l'ouest. J'ai fait souvent ce rêve étrange et pénétrant, trouver un accord entre les différentes espèces qui peuplent notre petite planète ; aux Galapagos je pense l'avoir trouvé ! Nous avons nagé parmi des requins, des dauphins et des bébés phoques, nous avons marché, solitaire, sur des plages de sable blanc à peine rayé par le pas des tortues, nous nous sommes promenés dans le cratère éteint d'un volcan peuplé de plantes odorantes, nous avons partagé au marché le poisson avec les pélicans et les lions de mer, zigzagué dans une forêt peuplée de tortues géantes, nous avons observé, nichés dans les falaises, des dizaines d'espèces d'oiseaux endémiques et nous avons partagé pour quelques jours la vie des habitants de Puerto Aroyo, plaisanté avec les jeunes filles au sourire tentant et espiègle, goûté dans de petits bouibouis des soupes de langoustes parfumées au lait de coco, emprunté les taxis de mer qui de jour comme de nuit, pour un dollar, nous ramenaient à bord. Et la perte d'une pipe qui m'était chère, heureusement j'en ai de réserve, et d'une ancre victime d'un mauvais alliage ne perturbent en rien l'harmonie qui règne à bord.

▲ **Plus que 1840 milles pour les Marquises**

Hier soir, nous avons vu le rayon vert. Pas un seul nuage sous l'équateur et le miracle s'est produit, juste avant de disparaître en mer : le rayon vert a frappé notre rétine. Et puis la lune, pleine et ronde, a eu la délicatesse de nous laisser deux heures dans l'obscurité la plus noire pour contempler la voûte céleste et ses millions d'étoiles, la croix du Sud souriant à la Grande Ourse renversée, avant de surgir des flots de l'immense océan Pacifique suivie de ses compagnes. Pour rompre la monotonie de la grande traversée, des bancs de bonites nous avaient narguées durant des heures, dansant et sautillant autour de La Malu II sans daigner s'intéresser aux nombreux appâts variés que je leur destinais, et un quadrige de dauphins s'était attelé à la proue de notre petit navire pour lui montrer la voie, toujours plus à l'ouest, tandis que l'équipage vaquait à ses occupations : ramasser les poissons volants échoués sur le pont, cueillir les bananes pendues au pataras, grimper



# De Panama aux Marquises

>>> dans la mâture pour régler les voiles et guetter les troupes de baleines qui, paraît-il, vont croiser notre route.

▲ **Samedi 31 mai 2008, 1h GMT**  
7°56N 127°58W - à 700 miles des Marquises

*La mer est ténébreuse, hostile, terrifiante. On y risque de brûler en allant vers le sud, d'être dévoré par les monstres en allant vers le nord, vers l'ouest ou l'est de tomber à côté de la terre.*

(Jean François Deniau)

Depuis trois jours Dirk, qui cumule à bord les fonctions de chroniqueur et de prêtre, a oublié d'invoquer les dieux immortels, et ceux-ci se vengent de la plus belle manière. Le vent d'est s'est mis à souffler avec force, les grains succèdent aux grains, La Malu tangue et roule, essayant d'être humble face à l'outrage. Une seule petite voile la tient en équilibre et la tire vers l'ouest. Dirk et Dominique qui occupent la cabine avant roulent l'un sur l'autre, l'un est couvert de bleus, l'autre cramponné à sa paille. J'improvise dans l'urgence deux cages matelassées en mobilisant tous les coussins du bord, il faut qu'ils dorment, dans deux heures ils doivent prendre leur quart. Les Marquises, ses perles, ses femmes et ses mouillages de rêve se méritent.

▲ **À Nuku-Hiva, dans la baie de Taiohae**

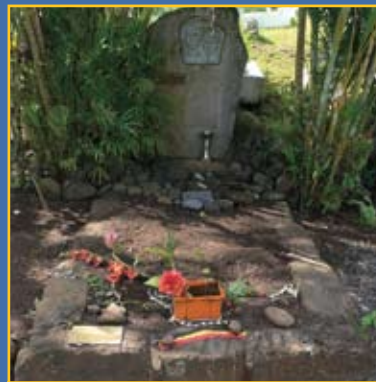
La baie de Nuku-Hiva, dans laquelle nous sommes mouillés, est une étendue d'eau en forme approximative de fer à cheval. Sa circonférence peut-être de neuf milles. On y accède de la mer par une passe étroite, flanquée de chaque côté par deux petits îlots jumeaux qui élèvent leur cône à la hauteur d'environ cinq cents pieds. À partir de là, le rivage s'éloigne de droite et de gauche et décrit un vaste demi-cercle. Depuis le bord de l'eau, la terre s'élève uniformément de tous côtés, par de vertes pentes, si bien qu'aux versants doucement ondulés et d'altitude médiocre, succèdent pour finir des mornes orgueilleux et grandioses, dont les silhouettes bleues bouchent la vue tout à la ronde. Rehaussant la beauté de ces rives, des ravins profonds et romantiques, dont les extrémités supérieures se perdent parmi l'ombre des sommets



Jojo, l'avion de Jacques Brel à Atuona, Hiva Oa, Marquises

▲ **Herman Melville, Taïpi**

Rien n'a changé dans la baie de Nuku-Hiva, même l'accueil de Marquisiens reste exquis, et c'est naturellement qu'ils nous offrent fleurs et fruits qu'il suffit de cueillir dans ces vallées ombragées, qu'ils nous



La tombe de Jacques Brel à Hiva Oa

font goûter à leurs cochons sauvages que les jeunes ont chassés toute la nuit à cheval, armés d'une seule machette.

Deux jeunes nous proposent un échange, une chèvre sauvage contre une bouteille de whisky ! Seules les vahinés se font discrètes,

les missionnaires ont trop longtemps sévi, imposant l'abstinence et les vêtements.

Nous partons en expédition accompagné d'Étienne, traversons les vestiges du hameau presque abandonné d'Hakau pour emprunter l'ancienne voie royale envahie par la jungle ; quelques murs de pierre nous rappellent que l'île comptait près de 30.000 habitants il y a 150 ans, plus que 2.700 aujourd'hui ; les français et leurs maladies – ceux-ci disent que ce sont les Anglais – les missionnaires et la grippe espagnole sont passés par là ; on comprend la méfiance des jeunes filles.

Pour passer les rivières, nous avons de l'eau jusqu'au cou et portons nos sacs sur la tête, puis nous grimpons vers une immense cascade en passant sous les cocotiers ; Étienne nous dit que les noix de coco sont plus dangereuses que les requins en tombant sur la tête des distraits. Au fond d'un piège un cochon sauvage couine tristement et nous lui lançons quelques noix de coco pour le nourrir avant que son chasseur ne vienne le prendre, et le manger, poursuivons notre route pour enfin apercevoir, après trois heures de marche, la cascade et son petit filet d'eau ; nous sommes à la saison sèche et la cascade a perdu de sa force. Au retour, il nous faut nous dévêtir, affronter les terribles nonos qui se cachent dans le sable avant de nager vers le bateau ; quelle journée !

Nous volons vers Nuku Hiva à bord d'un petit bimoteur qui se faufile entre les vallées avant de nous



La Baie de Taiohae, Nuku Hiva, aux Marquises



La Maison du Jouir, reconstitution de la maison de Gauguin

déposer chez Félicienne et Gaby. Félicienne est détentrice de la mémoire collective des Marquisiens et entretient la langue avec ses amies académiciennes, Gaby nous servira de guide. Il a connu Jacques Brel, nous conduit à sa tombe au bas du petit cimetière qui surplombe la mer, juste en dessous de la tombe de Gauguin. Tous deux ont aimé les Marquises jusqu'à vouloir y demeurer pour l'éternité. Gaby aime les Belges, il aimait Jacques Brel, et a participé à la restauration de son petit bimoteur, Jojo, qui trône maintenant au centre du village dans une grande case aménagée en mémorial, face à la maison reconstituée du Jouir, celle de Gauguin. Gaby se méfie des Flamands, comme Jacques ; heureusement qu'il ne connaît pas ceux qui prétendent nous gouverner aujourd'hui, qui interdisent les expositions de photos licencieuses ( ? ), le théâtre trop critique, le repentir face aux dérives de l'occupation.

- **Bernard Blondeel**  
à bord de la Malu II

## LE NOBLE DÉSIR DE PARCOURIR LE PACIFIQUE EN 2008

Historien des voyages, je ne cesse depuis que je me suis embarqué de comparer les conditions de la vie à bord de La Malu II à celles que connaissaient les voyageurs sur les voiliers du 17<sup>e</sup> siècle. Il y a pour commencer cette invention merveilleuse du pilote automatique, le « cinquième homme », qui dispense de la présence permanente à la barre des pilotes qui se relayaient de quatre à quatre heures. Les coordonnées de notre bateau apparaissent à un mètre près sur notre écran, car dix satellites suivent notre trace. Autrefois, par l'impossibilité de calculer la longitude et par une compréhension insuffisante des courants maritimes, les pilotes n'avaient qu'une idée fort approximative de la position du navire. Les voyageurs inquiets notent souvent que « les pilotes ne savent plus où nous sommes ». Forbin constate que l'estime des pilotes est « très douteuse et sujette à bien des erreurs ». Quant à nous, nous n'avons guère à craindre que nous nous fracassions par une nuit sans lune, alors que nous dégustons une daurade, sur une île que nous croyions à 500 milles nautiques de là.

Jadis les hommes de bord se soulageaient dans des espèces de cages suspendues sous la proue. « Aller aux toilettes » n'était pas une mince affaire. De temps en temps il en tombait un ou deux à la mer, ce dont les passagers pourvus de pots de chambre ne s'émuvaient guère. Que nos amis soient sans crainte : avec ses deux salles de bains La Malu II est un modèle de confort sanitaire. Autrefois on jetait les déchets de cuisine par-dessus bâbord, le tribord étant réservé aux funérailles en mer. Comme rien ne laisse prévoir une telle cérémonie à bord de La Malu II, nous jetons gaiement nos déchets biodégradables par-dessus tribord sous le vent, puisque nous voguons vers l'ouest et que ce sont les alizés du sud-est qui nous portent à Tahiti.

Autre différence notable : l'obsession des vents. Les anciens journaux de bord ne cessent d'en parler. En cas de calmes prolongés, on organisait neuvaines et processions autour du grand mât, on jeûnait, et certains promettaient des pèlerinages dès qu'ils seraient rentrés au pays. Rien de tel à bord de La Malu II. Les calmes réguliers ne nous affligent pas. Si des prières adressées en grec aux dieux immortels Poséidon et Éole (oui, cela arrive !) se révèlent inopérantes, nous réveillons le « sixième homme », le moteur.

L'expérience de la durée d'une grande traversée est pour moi sans prix, car elle m'aide à mieux comprendre les états d'âme et les occupations de « mes » voyageurs. Ils relatent souvent comment ils font passer le temps. Ils observent les étoiles et la mécanique céleste, ils étudient des langues, ils jouent aux échecs et se livrent à des discussions plus ou moins savantes où chacun apporte du sien. Nous faisons comme eux. Dominique étudie le persan, Bernard sort son jeu d'échecs, et je discute avec Luc de la coupole florentine de Brunelleschi et de Le Corbusier qu'il admire tant. J'explore avec Dominique les ambiguïtés de certaines expressions françaises, à tel point que Bernard, en bourrant sa pipe, nous avertit qu'au retour nous serons incapables d'assister à des dîners en ville sans faire rougir les dames.

• Dirk VdC